

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue Perez Castellano, 162.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

1 1/2 patacon par mois

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO. ON INSERERA GRATIS LES AVIS DE MM. LES ABONNES.

Almanach Français.

Dimanche 23 (1812). — Combat d'Uviat, par Murat, contre les Russes.

MONTEVIDEO.

22 août 1846.

Ce que nous avons dit hier, quand au clauses du traité auxquelles sobstinent a croire quelques personnes, est suffisamment démontrés par les conditions de l'arrangement, qu'on preteud avoir eu lieu entre les Puissances et Rosas.

Un funeste souvenir s'offre à notre memoire; lorsqu'en 1840 M. l'amiral de Mackau, traitait en rade de Buenos Ayres, avec le pouvoir odieux, dont le renversement interesse l'humanité, alors, disons-nous, le malheureux Varangot était sacrifié sous les yeux du plenipotentiaire! Aujourd'hui il en est de meme, les infortunés ABADIE et RENAUD, succombent et on y a t'il de changé dans notre position, l'époque reculée à celle où nous nous trouvons? Rien, malheureusement: les memes hommes et les memes choses sont en presence: le bon droit et les tendances civilisatrices se manifestent par toutes les voies de moderation et de conciliation possibles, et l'opinion contraires se revelant à chaque instant et dans une armistice, par l'assassinat de nos pauvres compatriotes.

Nous demanderons à tout homme de bien et de cœur, s'il y a assez d'expressions pour fletrir de semblables actes dont rougit l'humanité, et que doivent châtier severement, dans l'interet de la morale internationale, les forces appelees à une mission pacificatrice, qui doit par de salutaires exemples avoir de nobles et de grands resultats.

L'avenir de nos relations dans ces contrées est encore à fonder, et jusqu'à ce moment nous avons pour ainsi dire bâti sur le sable: d'un côté, ignorance complète d'intérêts vitaux et reciproques, et d'un autre, oubli total de ce qui était acquis aux tendances civilisatrices et aux franchises dues au commerce europeen.

Après ces reflexions generales nous demanderons si les bases du pretendu traité ont pu un seul instant paraître admissibles à MM. les Plenipotentiaires.

Nous savons d'une manière certaine que plusieurs officiers anglais et français ont menacé de briser leur épée si une paix deshono-

rante venait blesser et les intérêts et la dignite de leurs pays: on a même attribue à ce noble sentiment la fin malheureuse de l'elève VRIGNAUT: cela est faux nous devons le declarer.

Nous pulions les bases ci-après extraites d'une feuille de la capitale.

1. Suspension des hostilités.
2. Desarmement des étrangers.
3. Evacuation du territoire par les forces argentines au moment où les étrangers auront déposé les armes.
4. Après l'exécution de cette mesure, le blocus de Buenos Ayres sera levé, l'île de Martin Garcia sera rendue au gouvernement argentin et les bâtimens de guerre qui lui ont été pris lui seront restitués dans le meilleur état possible. Le pavillon argentin sera salué de 21 coups de canon. Les navires marchands appréhendés par les contendants seront ren-

5. La navigation du Paraná continuera à être considerée comme navigation interieure, uniquement sujette aux reglemens et lois de la Republique Argentine, pendant que celle-ci occupera les deux rives de ce fleuve.

6. On reconnait et on declare que la Republique Argentine est libre de tous ses droits en cas de paix ou de guerre, comme toute autre nation. Et alors même que les circonstances ont forcé les Representans des Hautes Puissances à interrompre momentanément les relations entre les belligerans, on admet cependant que les principes qui ont guidé les deux nations seraient reçus vis à vis de la France et de l'Angleterre en de semblables circonstances.

7. On procedera dans la Republique à l'election d'un nouveau president, conformement aux lois constitutionnelles du pays, sans coercion aucune des deux partis: le general Oribe devra avant tout se soumettre aux resultats de cette election.

8. Amnistie generale, reciproque et complete pour les personnes, et leur sûreté individuelle et garantie pour leurs propriétés.—Reconnaissance des droits de tous les étrangers, et de leurs relations fondées. Malgré cette amnistie, si quelques emigrés argentins residents dans la republique orientale, doquaient à Rosas de justes motifs de plaintes, ou compromettaient par leurs conduites, les bonnes relations qui existent entre les deux pays, ils peuvent être rejetés hors du territoire, sous

bonne garde, et jusqu'au port qu'eux memes indiqueront.

9. Ces bases étant admises par Rosas et Oribe, si le gouvernement de la republique les rejetaient, les Representans des deux Hautes Puissances declareront que dès ce moment cessera l'intervention de leurs gouvernemens, et que cela aura lieu, si leur indication ne sont point admises.

LA MARSEILLAISE ET LAYS!

(Suite.)

—Si, au premier coup de fusil, vous étiez tué, mon ami?

—Ah! dit le soldat de la république:

Dulce et decorum est pro patriâ mori.

« Oui, s'écria Lays transporté et courant à son Horace ou il est doux et glorieux de mourir pour la patrie:

La mort pour la patrie est douce et glorieuse:

Le lâche qui la craint veut en vain la tromper:

Elle atteint sa fuite honteuse:

Il nait, il chancelle et ne peut s'échapper.

—Partez, mon ami: courez à la frontière: rangez-vous sous le drapeau tricolore: il est beau de mourir quand on meurt pour la patrie et pour la liberté. Songez que vous allez combattre les tyrans, que vous allez repousser les Prussiens. Allez, enfant de la patrie, le jour de gloire est arrivé.

Et tous deux entonnèrent l'hymne sacré. Les vitres du cabinet de Lays tremblaient; les passants s'arrêtaient dans la rue et battaient des mains. Tout à coup la porte s'ouvrit, et la verdure parut, l'œil enflammé et les deux poings sur les hanches.

—Ah ça! tu es donc un Juif? dit à Lays madame Beauvron en levant les mains au ciel: tu es donc comme le citoyen juif qui livra le bon Dieu! il ne te manque plus que de faire partir toi-même mon pauvre Jean.

Pour toute réponse Lays ouvrit la fenêtre de son cabinet et il continua à chanter la *Marseillaise* devant la foule rassemblée; quand l'hymne fut achevée il présenta Jean Beauvron au peuple.

—Voici un défenseur de la patrie, dit-il, voici un jeune héros qui va se joindre aux guerriers, vos frères, vos époux, vos enfants, et qui, comme eux, repoussera les Prussiens et fera retomber sur les têtes de Pitt et de Cobourg les menaces insolentes qu'il ont proférées.

Dans ce temps là, on vivait d'émotions soudaines; le peuple français ressemblait un peu au peuple romain. La place publique avait une valeur qu'elle a perdue: ce fut un cri général, on entendit de tous côtés des applaudissemens, des bravos.

—Vive la république! vive les braves de l'armée de Dumouriez!

Lays alors descendit dans la rue, et, donnant la main au jeune Beauvron, il le présenta à la foule. Toutes les femmes voulaient embrasser le nouveau soldat; on couronna son chapeau de fleurs, et quinze ou vingt jeunes gens de son âge lui firent cortège et déclarèrent qu'ils partiraient avec lui. Le président de Saint-Fargeau vint à passer, il reconnut Lays et alla à lui.

—D'où vient tout ce bruit, mon cher Lays? demanda le riche mandataire du peuple, l'un des plus fidèles habitués de l'Opéra.

—Rien, citoyen représentant, c'est seulement un jeune homme qui veut mettre en action un vers d'Horace:

Dulce et decorum est pro patria mori.

—Avec des sentiments pareils, s'écria Saint-Farg au, on ne meurt pas, on triomphe de ennemis. Je lui donnai une lettre pour Dumouriez.

Les cris redoublèrent, l'enthousiasme augmenta, et madame Beuvron, la verdure, sentit dans son cœur sa colère expirer, et comprit enfin que la patrie exigeait le sacrifice qu'on demandait d'elle.

Un mois après, c'est-à-dire le 6 novembre, le capitaine Beuvron faisait partie des grenadiers commandés par Dampierre et se trouvait à la hauteur de Jemmapes, vis-à-vis le village de Cuesmes; il s'agissait de prendre Cuesmes sous le feu des Autrichiens; les hussards de Berclini hésitaient; les grenadiers de Dampierre s'arrêtaient sous le feu. Dumouriez arrive; il entonna la *Marseillaise*, entraîna les troupes indécises, et, en un instant, Cuesmes, Jemmapes sont pris, et la bataille est gagnée.

Dans le moment le plus brillant de l'empire, Lays fut, un soir d'hiver, appelé aux Tuileries, pour chanter devant sa majesté l'empereur et roi. En entrant dans la salle des maréchaux, ses yeux se fixèrent involontairement sur une grosse femme d'un âge assez avancé, dont les cheveux noirs, collés sur le front, étaient argentés par place et surmontés néanmoins d'un turban lamé d'or; cette femme qui, de son côté, regarda beaucoup Lays, était assise auprès de la maréchale Lefebvre et causait avec un abandon qu'autorisaient sans doute sa position et plus encore les habitudes un peu cavalières de la maréchale. Quand l'acteur passa devant ces deux dames, pour arriver jusqu'à l'orchestre, il entendit une voix qu'il crut reconnaître, dire tout haut:

—C'est celui-là qui chante un peu bien la *Marseillaise*. Ah! ah! je vous en réponds, il aurait fait partir pour Jemmes les pavés de Paris s'il l'avait voulu: j'en sais quelque chose moi....

—Laissez-vous donc! dit la maréchale Lefebvre, tenant de son éventail sur les doigts de la femme qui parlait ainsi, est-ce qu'on parle de Jemmapes ici? en avant Marengo et Austerlitz; du reste, taisons-nous toutes deux, voilà M. Lays qui va chanter.

Lays ne chanta pas la *Marseillaise*, mais un morceau d'*Œdipe*, Divinités d'Athènes protectrices. Derivis et lui chantèrent ensuite un duo des *Bardes* et madame Saint-Aubin termina le concert par une romance d'opéra-comique. L'empereur fut très content. Lays parcourut des yeux cette troupe dorée de généraux, de maréchaux, qui, tous célèbres par la victoire, portaient déjà les noms des pays qu'ils avaient conquis lorsqu'un brillant officier de hussards se plaça devant lui, et, croisant ses bras sur sa poitrine toute chamarrée d'argent, lui dit:

—Vous ne me reconnaissez pas, M. Lays?

—Je n'ai pas ce bonheur, répondit l'artiste.

—Jean Beuvron, chef d'escadron dans la garde impériale....

—Je vous demande pardon, mais je n'ai pas l'honneur....

—Allons donc, allons donc, M. Lays:

Dulce et decorum est.

—Ah! reprit Lays, vous êtes le soldat de....

—De Marengo, d'Austerlitz, d'Iena, s'empressa de dire Beuvron, dont l'enthousiasme républicain était depuis longtemps refroidi et qui s'était attaché à la fortune de César.

Lays, de son côté, était devenu prudent avec l'âge; il était séduit comme tant d'autres par l'éclat de l'empire, et l'acteur ni l'officier impérial ne parlèrent ni de la république ni de la *Marseillaise*. Horace, au contraire, fut mis sur le tapis, non pas le poète ami de Brutus, mais l'épicurien commensal de Mécène et flatteur d'Auguste; il était facile d'appliquer à Napoléon toutes les louanges qu'Horace prodigue à l'empereur romain, Lays et le chef d'escadron n'y manquèrent point.

—Comment se porte madame votre mère, demanda enfin Lays?

—Parfaitement, répondit Beuvron; elle est ici, vous la trouverez dans la salle des maréchaux, auprès de la maréchale Lefebvre; mais pardon, mon cher Lays, le maréchal Ney m'appelle, je vais prendre ses ordres.

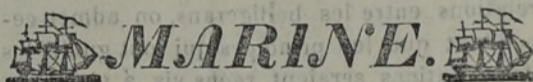
Depuis cette rencontre, Lays oublia la *Marseillaise*, autant qu'elle peut être oubliée, et il fredonnait volontiers la chanson de Roland et Partant pour la Syrie chant mélodieux et presque dévôt, qui nous rappelle encore aujourd'hui, quand nous l'entendons répéter, une princesse de l'empire.

L'année 1812 se leva, la fortune de César s'obscurcit, des rêves inouis nous firent payer cher une gloire immortelle, et l'Opéra fut encore appelé à réchauffer l'esprit guerrier des Français. Il fallait évoquer des souvenirs de liberté, et loin de là, on alla chercher des exemples reculés dans notre histoire: au lieu de nous dire que nous avions vaincu l'Europe en 93, de s'agenouiller devant la déesse magique, pour la prier de frapper encore du pied et de faire sortir du sol français quatre ou cinq nouvelles armées (Carnot ne demandait pas mieux, il aurait gagné ce nouveau miracle), on exhuma de nos chroniques de Charles Martel, je ne sais quelle ancienne et douteuse victoire remportée sur les Sarrasins; l'empire négigea ses drapeaux et secoua la poussière de l'*Oriflamme*, guidon fabuleux, parsemé de fers de lances ou de fleurs de lys, et qui n'est pas au trois couleurs; on se garda bien de nous dire que ceux qui s'avancèrent étaient les fils de Pitt et de Couburg; qu'ils avaient d'ignobles entraves, non seulement pour nos mains guerrières, mais encore pour nos libres intelligences; ce fut étonnant de l'idéologie, et l'empire est tombé parce qu'il craignait plus l'idéologie que les Cosaques. Cependant, un jour d'hiver, Lays était dans sa loge, seul auprès du feu, attendant assez impatiemment que son domestique vint le débarrasser de son costume de théâtre, lorsqu'un individu d'une taille élevée, maigre, les cheveux grisonnants, et vêtu d'une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, mais décoré d'un ruban rouge, ce qui alors était une grande distinction, entra dans sa loge et se jeta dans ses bras.

AVIS OFFICIEL.

M. Jacques PLANE, ayant déposé au tribunal compétent la garantie exigée par la loi est autorisé dès ce moment par le gouvernement, à exercer les fonctions d'encanteur public.

Montevideo, le 14 août 1846.



et MOUVEMENT DU PORT.

ARRIVAGES

Entrées du 20.

Barcelonè, brick espagnol Pepito, à Whagon et C, avec vin, huile, etc.

Higueritas, goëlette française Paraná, à Bertram Le Breton, avec bétail.

Salto, goëlette nationale Aurora à Avegno avec cuirs.

Colonia, paylebot national Volador.

Colonia, goëlette sarde Talia, à Jose Massera, avec cuirs et fourrage.

Toscas, paylebot national Esperanza, avec cuirs.

Colonia, paylebot national Ruso, avec passagers.

Mercedes, goëlette nationale Magdalena, avec animaux.

Colonia, balandre sarde Carlota avec laine, cuirs et cornes.

Harttepool et Rio Janeiro, trois mats anglais Jonh Corck, avec charbon de pierre.

NAVIRES EN PARTAGE.

Santos, sumaque sarde—Nuestra Sra. del Rosario.

Ports du Brésil, brig brésilien—Rufina.

Idem, goëlette sarde—Venus.

Buenos Ayres, goëlette de guerre sarde—Ninfa.

Havre, trois mats français—Paraná.

Avis Divers.

A vendre.

Un café, connu sous le nom de CAFE LEON, rue 18 juillet, n° 169.

S'adresser au bureau du PATRIOTE FRANÇAIS, ou audit établissement.

On desire,

Un français de 30 à 40 ans, pour faire la cuisine et servir quatre personnes.

S'adresser rue des Missions 198.

Montevideo, 18 août 1846.

A LA VILLE DE NAPLES.

RESTAURANT

FRANCAIS ET ITALIEN,

Tenu par les

Rue du Cerrito n° 219.

MONTVIDEO.

AVIS

Les personnes qui ont des comptes à régler avec l'hoirie de feu Laborde Raymond, sont priées de bien vouloir s'entendre dorenavant avec M. François Roustan fils aîné, rue du Cerrito, n° 171, nommé par M. le chancelier gerant le consulat général de France en cette résidence, pour faire la liquidation de la succession dudit sieur feu Laborde Raymond, decédé à Montevideo.

Montevideo, 1er août 1846.

François ROUSTAN.

A vendre.

Graisse de porc, première qualité 180 la livre, idem à 120 id., idem de vache première qualité 120 id. Chez Moreau, rue du 25 Aout n. 165.

A Louer.

On désirerait une maison de trois pièces avec cour et cuisine, dans le rayon de cinq cuadres du débarcadere.

Le Propriétaire-Gérant Jh. REYNAUD

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS.